La nouvelle arriva d'un village situé de l'autre côté du globe, au nom compliqué, imprononçable si on ne l'entendait qu'une fois. Vers quatre heures et demie de l'après-midi heure locale, un minibus qui revenait en ville après une visite des ruines et trans-

Yôko Ogawa

Les lectures des otages

récits traduits du japonais par Martin Vergne

portait neuf personnes au total : les sept participants au voyage organisé par l'agence de tourisme W, plus leur accompagnateur et leur chauffeur locaux, avait été attaqué par la guérilla antigouvernementale […].

ACTES SUD

Extrait de la publication

LE POINT DE VUE DES ÉDITEURS

Huit touristes étrangers sont pris en otages. Après une importante mobilisation médiatique, l'attention de la presse internationale se détourne. Seule une ONG présente dans la région poursuit sa mission et parvient à introduire un minuscule enregistreur dans une boîte de premiers soins transmise aux otages.

L'opération réussie, les écoutes commencent. A des kilomètres de là, un casque sur les oreilles, un jeune homme mobilise toute son attention sur des voix qu'il ne comprend pas, une langue qu'il ne connaît pas. Ces gens semblent dire, raconter, faire preuve d'une sincérité troublante. Tous les soirs, à la même heure, l'un d'entre eux prend la parole.

Huit récits, huit souvenirs dits par des êtres pris au piège, confrontés à l'ombre de la mort. Huit lectures enregistrées, volées puis rapportées, inconsciemment léguées au monde des vivants.

Extrait de la publication

YÔKO OGAWA

Yôko Ogawa est l'une des figures majeures de la littérature japonaise. Toute son oeuvre parue en français est publiée aux éditions Actes Sud.

DU MÊME AUTEUR CHEZ ACTES SUD

LA PISCINE, 1995.
LES ABEILLES, 1995.
LA GROSSESSE, 1997.
LA PISCINE / LES ABEILLES / LA GROSSESSE, Babel n° 351, 1998.
LE RÉFECTOIRE UN SOIR ET UNE PISCINE SOUS LA PLUIE suivi de *UN THÉ QUI NE REFROIDIT PAS*, 1998.
L'ANNULAIRE, 1999 ; Babel n° 442, 2000.
HÔTEL IRIS, 2000 ; Babel n° 531, 2002.
PARFUM DE GLACE, 2002 ; Babel n° 643, 2004.
UNE PARFAITE CHAMBRE DE MALADE suivi de *LA DÉSAGRÉGATION DU PAPILLON*, 2003 ; Babel n° 704, 2005.
LE MUSÉE DU SILENCE, 2003 ; Babel n° 680, 2005.
LA PETITE PIÈCE HEXAGONALE, 2004 ; Babel n° 800, 2007.
TRISTES REVANCHES, 2004 ; Babel n° 919, 2008.
AMOURS EN MARGE, 2005 ; Babel n° 946, 2009.
LA FORMULE PRÉFÉRÉE DU PROFESSEUR, coéd. Leméac, 2005 ; Babel n° 860, 2008.
LA BÉNÉDICTION INATTENDUE, 2007.
LES PAUPIÈRES, 2007 ; Babel n° 982, 2009.
LA MARCHE DE MINA, 2008 ; Babel n° 1044, 2011.
LA MER, coéd. Leméac, 2009.
ŒUVRES, tome I, collection "Thesaurus", 2009.
CRISTALLISATION SECRÈTE, coéd. Leméac, 2009.
LES TENDRES PLAINTES, 2010.
MANUSCRIT ZÉRO, 2011.

Titre original :
Hitojichi no Rôdokukai
Editeur original :
Chuokoron-Shinsha, Inc., Tokyo
© Yoko Ogawa, 2011
représentée par le Japan Foreign-Rights Centre

© ACTES SUD, 2012
pour la traduction française
ISBN 9978-2-330-00858-1

© LEMÉAC ÉDITEUR, 2012
pour la publication en langue française au Canada
ISBN 978-2-7609-0805-5

Extrait de la publication

Extrait de la publication

YÔKO OGAWA

Les Lectures des otages

récits traduits du japonais
par Martin Vergne

ACTES SUD

Extrait de la publication

Extrait de la publication

La nouvelle arriva d'un village situé de l'autre côté du globe, au nom compliqué, imprononçable si on ne l'entendait qu'une fois.

Vers quatre heures et demie de l'après-midi heure locale, un minibus qui revenait en ville après une visite des ruines et transportait neuf personnes au total : les sept participants au voyage organisé par l'agence de tourisme W, plus leur accompagnateur et leur chauffeur locaux, avait été attaqué par la guérilla antigouvernementale et tous, sauf le conducteur, en tout huit personnes, kidnappés avec le véhicule. D'après le manifeste du groupe des ravisseurs, la revendication consistait en une rançon et la libération de tous les membres du groupe terroriste qui avaient été arrêtés et emprisonnés, mais pour le moment il semblait qu'un contact direct n'avait pas encore été établi. On ne savait pas non plus où se trouvaient les otages…

Cela avait été la première nouvelle.

Simplement, l'enlèvement avait eu lieu dans une zone montagneuse où se succédaient des sommets de l'ordre de deux mille mètres, où les routes n'étaient pas suffisamment entretenues, où les petits villages clairsemés n'avaient même pas l'électricité, si bien qu'il n'arrivait que de maigres informations. En réalité l'incident avait été révélé après que le chauffeur, laissé seul sur les lieux de

Extrait de la publication

l'enlèvement avec la lettre de revendication du groupe des ravisseurs, avait marché jusqu'au village le plus proche pour demander secours : il s'était écoulé plus de trois heures depuis l'enlèvement. Le chauffeur au moment de l'attaque avait été gravement blessé à la pommette, son épaule gauche était brisée, et il avait perdu connaissance à l'entrée d'une maison, heureusement ses jours n'étaient pas en danger.

Par la suite, les voyageurs pris en otages furent identifiés, un émissaire de l'ambassade fut dépêché sur les lieux, des membres du gouvernement firent une conférence de presse, mais la situation ne montra aucun signe d'ouverture. Les images qui furent enfin mises en circulation dans les médias montraient un chemin de latérite se poursuivant au milieu d'arbres maigres à moitié morts, le seul indice à peu près palpable étant la trace des pneus du minibus imprimée sur la terre.

Bientôt le traitement de l'information concernant les otages diminua. La confusion et l'inquiétude des familles, l'interview du chauffeur sur son lit de blessé, la situation réelle de la guérilla, tout cela fut annoncé à grands traits, et au fur et à mesure que s'effaçait l'effet de surprise ressenti aussitôt après que l'affaire s'était produite, les gens perdirent à leur insu toute compassion pour ces huit personnes retenues au fin fond des montagnes, dans un endroit lointain où ils n'étaient jamais allés, dont ils n'avaient même jamais entendu parler.

Cependant, si l'on voulait préserver la vie des otages et ne pas utiliser l'affaire comme vecteur de promotion en faveur du groupe des ravisseurs, les tractations entre la guérilla et le gouvernement devaient se poursuivre en sous-main, si bien que la diffusion des nouvelles devait se faire discrète.

Extrait de la publication

De ce point de vue, l'indifférence du monde était peut-être préférable.

Deux semaines s'écoulèrent, un mois passa, et le deuxième mois arrivant, l'affaire en était toujours au même point. Des bruits circulaient : on avait recours à des dirigeants religieux comme intermédiaires ; il y avait des malades parmi les otages et des personnes de la Croix-Rouge avaient été appelées en renfort pour les soigner ; l'argent pour monnayer la vie des otages semblait enfin disponible. Mais aucune de ces rumeurs n'était fondée.

La situation se dénoua brusquement plus de cent jours après, au moment où la plupart des gens avaient même oublié jusqu'à l'existence de cette prise d'otages. Avant l'aube, à l'heure où les dernières étoiles scintillent encore le long de la crête des montagnes, les troupes spéciales de l'armée et de la police firent irruption dans l'ancienne cabane de chasseur qui servait de repaire aux ravisseurs. Après l'explosion du mur est, une fusillade se produisit. Il y eut cinq membres du groupe rebelle abattus, deux hommes des forces spéciales victimes du devoir et onze blessés. Tous les otages trouvèrent la mort dans l'explosion de dynamite déclenchée par leurs geôliers.

Ce dénouement fut un grand choc pour le monde entier. Les gens croyaient que les tractations en sous-main allaient bon train et que les otages rentreraient sains et saufs. Ils se sentirent trahis et anéantis. L'accusation de négligence dans le montage de l'opération et l'animosité envers la guérilla et le gouvernement n'étaient rien comparées au sentiment d'impuissance qu'ils éprouvaient face à la réalité de la mort des otages.

En découvrant les photographies de l'ancienne cabane de chasseur qui, truffée de balles, détruite

Extrait de la publication

à l'explosif, avait pratiquement perdu sa forme première, certaines personnes eurent l'impression de voir les corps des touristes. A l'endroit où les huit otages avaient été tués dans l'explosion, le sol était noirci et tout gluant de sang. Les corps des huit otages serrés l'un contre l'autre ne s'étaient pas désolidarisés dans l'explosion, ils avaient manifestement fondu ensemble, ne formant qu'un seul bloc.

Dans l'ancienne cabane de chasseur il n'y avait rien méritant le nom d'objet laissé par les défunts : les familles trouvèrent seulement éparpillés sur le sol des morceaux de phrases inscrites sur des éclats de bois. Les mots qui restaient sur les planches brûlées et noircies, discontinus, menaçant de disparaître d'un instant à l'autre, étaient probablement les traces d'écriture d'un otage. Bientôt, sur toutes sortes de débris provenant d'étagères, fonds de tiroir, cadres de fenêtre ou pieds de table, on découvrit celle des huit otages. Pour écrire, il semble qu'ils avaient utilisé des instruments tels que des aiguilles de nécessaire à couture ou des épingles à cheveux. Mais il ne restait que très peu de fragments d'écriture, si bien que l'on ne comprenait pas très bien le sens ni la raison de ce qui avait été écrit.

Les morceaux de bois avaient l'air d'objets laissés par les défunts exhumés du plus profond de la terre. Empreints de modestie, ils étaient chargés d'un silence insondable. Les familles rentrèrent au pays en serrant ces souvenirs sur leur cœur aussi précieusement que les cendres des corps incinérés sur les lieux.

Deux années s'écoulèrent et l'affaire des otages revint dans l'actualité sous une forme surprenante.

Extrait de la publication

Fut alors diffusé un enregistrement clandestin de l'intérieur de l'ancienne cabane de chasseur.

Un magnétophone avait été dissimulé à l'intérieur d'un purificateur d'eau et d'un dictionnaire contenus dans la boîte de secours fournie par la Croix-Rouge internationale. Ne furent rendus publics que les passages, sans lien avec les opérations des brigades spéciales, où l'on entendait la voix des otages, et il est certain qu'il s'agissait d'un document sans précédent.

A l'origine l'enregistrement avait été remis aux familles sur l'initiative personnelle d'un des membres de la brigade, pour leur donner au moins un aperçu des derniers moments des défunts. On disait qu'il s'agissait de l'initiative de celui qui, sur zone, avait les écouteurs aux oreilles. Même si bien sûr il ne comprenait rien de ce que disaient les otages.

Après l'affaire, un journaliste de la radio qui avait interviewé les familles à leur retour au pays avait entendu par hasard cet enregistrement. Prenant aussitôt conscience de l'importance de son contenu, après avoir construit une relation de confiance en multipliant les conversations avec ces familles, il avait fini par obtenir de leur part l'autorisation de le rendre public.

Il était naturel que parmi ces gens, certains ne veuillent pas se donner en spectacle ou souhaitent qu'on les laisse tranquilles. Mais ils avaient fini par accepter, car la mise en lumière de l'existence de cet enregistrement devait inscrire dans le monde la réalité de la vie des êtres qu'ils avaient aimés.

L'enregistrement n'est autre que la voix des huit personnes lisant chacune l'histoire qu'elle a écrite. On pense que le papier venant à manquer, elles ont continué sur des planches du sol ou des montants de fenêtre. Dans quelles circonstances ces

Extrait de la publication

choses-là se sont-elles déroulées ? On ne peut que le supposer à partir de leurs conversations, mais au moins il est certain que ces gens n'étaient pas désespérés au point de vouloir laisser un testament. Au fil de l'enregistrement, une communication semble s'établir avec le groupe des ravisseurs, tandis que la peur qui accompagne l'idée de mourir diminue progressivement. Entre les lectures, ils rient vraiment beaucoup. Et l'on devine à les écouter que même s'il y a des moments où ils sont émus aux larmes, ce n'est pas à cause du désespoir, mais que ces larmes proviennent du sentiment bien réel d'être en vie.

Quoi qu'il en soit, au début, comme un jeu de cartes, ce fut un moyen de les distraire. Ecrivons un souvenir, n'importe lequel, et racontons-le. Pas en le disant tel qu'il s'impose au souvenir, mais en l'écrivant d'abord avec précision, ainsi il aura plus de chances d'être transmis correctement. Nous avons tout le temps de nous concentrer sur l'écriture. Nous n'avons pas besoin de vouloir lutter les uns contre les autres à qui écrira le mieux. Ce qui nous est nécessaire maintenant, c'est de réfléchir consciencieusement et de tendre l'oreille. Nous n'avons pas besoin de chercher à savoir quand nous serons libérés. Le futur, quel qu'il soit, n'abîmera jamais le passé enfermé au fond de chacun de nous. Il nous suffit de le recueillir doucement, de le réchauffer sur notre paume et de le lancer sur l'embarcation des mots. Et nous tendrons l'oreille au sillage de ces embarcations. Nous allons faire résonner notre voix dans cette cabane en ruine si éloignée de l'endroit qui nous est familier, cette cabane en pierres froides éclairée seulement à la bougie. Même nos ravisseurs ne pourront nous empêcher de le faire.

C'est ainsi que cela a commencé. Ils n'avaient pour tout auditeur que leur geôlier et l'homme du

Extrait de la publication

centre des opérations qui avait les écouteurs aux oreilles.

L'émission radiophonique intitulée "Paroles d'Otages" fut retransmise en huit fois, tous les soirs à dix heures, à partir du dimanche jusqu'au dimanche suivant. Il était difficile de savoir si les conditions d'enregistrement avaient été idéales, certains passages étaient presque inaudibles, il y avait des interruptions dues à des raclements de gorge ou des éternuements, de nombreuses fautes de diction, mais rien ne fut corrigé. En arrière-plan de ces lectures, on entendait parfois, comme une ponctuation, le hululement d'un hibou petit duc.

Extrait de la publication

Extrait de la publication

PREMIER SOIR
LA CANNE

Enfant, j'habitais en face d'une aciérie. Une petite usine en ville gérée par une famille et quelques employés. Dans la même rue, il y avait un photographe, un salon de coiffure, une clinique d'oto-rhino-laryngologie, un tailleur et un marchand de pièces anciennes. Tous avaient une entrée imposante, une enseigne illustre, il en émanait un calme majestueux, mais en comparaison, l'atmosphère qui se dégageait de l'aciérie était manifestement d'une autre sorte.

La porte coulissante de l'entrée de l'atelier était toujours large ouverte, une partie des outils de travail dépassait dans la rue, il en jaillissait constamment toutes sortes de bruits. Plaques de tôle ondulée, poteaux métalliques, fil de fer, feuilles métalliques, barbelés, marteaux, étaux, crocs… Cet atelier qui rassemblait toutes les choses dures et lourdes que l'on pouvait imaginer, où tout était recouvert de poussière métallique, était toujours crépusculaire, même le matin ou dans la journée.

Assise par terre, j'aimais observer ce qui s'y passait, tout en gribouillant à la craie blanche sur la route. J'avais vite repéré l'endroit où ne pas déranger les adultes, ne pas entrer dans leur champ de vision, mais voir au plus près jusque dans les recoins. Dans mon cœur d'enfant, je devinais que ce n'était guère convenable pour une fille de

Extrait de la publication

s'intéresser à une aciérie, et m'appliquais à faire semblant de m'amuser à dessiner.

Je n'avais aucune idée de ce que l'on fabriquait en cet endroit. Qu'il s'agisse du tintamarre des marteaux qui faisaient trembler l'atmosphère ou du cri d'agonie du fer que l'on découpait, l'aciérie était un lieu de destruction. Tout ce qui avait trait à un monde correct et aux bonnes manières était sur le point d'être détruit dans cette aciérie. La destruction du monde commençait sous mes yeux. Mais les gens de l'aciérie, ne sachant pas la véritable signification de la mission qu'ils remplissaient, se contentaient de lutter contre des choses dures. J'étais la seule à connaître la vérité. Aucun retour en arrière n'était permis. Comme une minuscule carie qui s'étend petit à petit et finit par atteindre tout l'os de la bouche, ce monde était en train de tomber en morceaux. C'est ce que je ressentais.

Je n'avais pas du tout peur. Au contraire, j'en tressaillais de joie. Mon humeur était d'autant plus exaltée que j'étais la seule à connaître ce secret.

Ce qui me captivait le plus, c'étaient les étincelles qui jaillissaient à l'extrémité du chalumeau. La flamme était beaucoup plus puissante que toutes celles que je connaissais, celle du poêle, de la lampe à alcool ou de la gazinière, et en plus elle était belle. D'un rouge extrêmement dense, des étincelles bleuâtres brillant ici ou là, à l'instant où elles fusaient en direction du bloc de fer, elles remplissaient toujours plus mon cœur des prémices de la certitude de la destruction du monde.

Et avec la flamme du chalumeau, il ne fallait pas oublier le masque posé sur le visage des ouvriers. Bien sûr, le masque de fer incurvé comme une tuile pour s'adapter à la rondeur du visage, où seul l'endroit des yeux était protégé par une matière transparente spéciale. Un masque convenant parfaitement

Extrait de la publication

à ceux qui étaient chargés de cette tâche importante, qui donnait une impression de secret. A l'instant où jaillissaient les étincelles, ils s'en couvraient prestement le visage, ne manquaient jamais le bon moment. Au bout des étincelles, le fer qui aurait dû résister, tout en rougeoyant comme le soleil juste avant son coucher, paraissant incapable de supporter plus longtemps cet affront, se mettait à fondre. Les ouvriers masqués étaient impitoyables. Tout en sueur, ils étaient absorbés en silence par leur travail. Leur masque qui semblait dissimuler leur visage révélait au contraire et en réalité leur nature véritable. Moi, je les avais démasqués. Je connaissais leur visage inexpressif, imperturbable, couleur de soleil couchant. C'était cela, justement, leur nature véritable.

Je venais tout juste d'avoir onze ans et c'étaient les vacances d'été. Rentrant de la piscine dans l'après-midi, je découvris un homme assis distraitement sur la balançoire du jardin public. Si je sus aussitôt qu'il s'agissait d'un ouvrier d'en face de chez moi, ce n'est pas parce qu'il portait sa tenue de travail, mais parce que je remarquai ses cheveux couleur de ferraille, symbole de l'aciérie.

Mais lui se trouvait tout en bas de l'échelle de la brigade chargée de la mission secrète, on ne lui laissait pas encore utiliser le masque, son travail ne consistait encore qu'à se faire disputer par ses aînés. En plus, très gros, il paraissait fort mais était lent au travail, et même à mes yeux de profane il donnait l'impression de manquer de qualification.

— Qu'est-ce que vous avez ?

Je ne sais toujours pas pourquoi en traversant le jardin public je lui ai adressé la parole. Etait-ce parce

Extrait de la publication

que j'aimais l'aciérie, parce qu'il avait l'air vraiment mal en point, ou par simple curiosité ? En tout cas, lorsque je me rendis compte de ce que je faisais, les mots étaient déjà sortis de ma bouche. Il n'y avait personne d'autre dans le jardin public, les maisons alentour assaillies par les forts rayons du soleil étaient plongées dans le silence et même les cigales qui le matin stridulaient d'une manière si agaçante reposaient leurs élytres, immobiles à l'ombre des arbres.

— Je suis tombé de la balançoire, me répondit l'ouvrier.

Dans sa réponse, je ne sentis ni l'étonnement ni le trouble vis-à-vis d'une enfant qui le questionnait brusquement, pas la plus petite pointe de méfiance non plus. Il me traitait exactement comme une écolière qu'il connaissait. Cela au contraire m'affola. J'avais cru observer l'aciérie en cachette et je ne m'attendais pas à ce que cette nouvelle recrue me démasque.

— Et je me suis fait mal au pied…

Le buste penché, il touchait craintivement la partie de sa jambe gauche entre le mollet et la cheville. J'ai fait un pas vers la balançoire et tout en gardant mes distances, j'ai regardé son pied. Il avait enlevé sa chaussure de sport et au-dessus de sa chaussette roulée, sa cheville gauche immobile, gardant le même angle avec son talon, déjà trop grosse au départ, était enflée. Et elle était rouge comme si elle avait de la fièvre.

— Mais pourquoi la balançoire ?… Enfin, vous êtes adulte, n'est-ce pas ?

Il me répondit tout en soufflant sur sa cheville, la bouche en cul-de-poule :

— C'est parce que je suis adulte que j'ai perdu l'équilibre. J'ai voulu me balancer debout comme je le faisais enfant, mon pied a glissé, on dirait que je me suis tordu la cheville.

Extrait de la publication

J'ai pensé qu'un adulte n'avait aucune raison de faire de la balançoire, mais je n'ai pas insisté. Il était manifeste qu'il fallait s'occuper en priorité de sa jambe.

J'ai fait un autre pas pour mieux observer son pied. Il était un peu sale. Les ongles étaient noirs, des poils poussaient sur les cinq orteils, et ses veines qui ressortaient sur le cou-de-pied dessinaient des motifs affreux. J'avais l'impression qu'il ne devait pas sentir très bon.

— Peut-être que l'os est cassé, murmurai-je.

— Eh ? s'exclama-t-il en se tournant vers moi.

— Même que le tendon d'Achille est peut-être rompu…

— Eeh ! cria-t-il cette fois-ci avec horreur.

De près, il paraissait encore plus gros. Son menton était enfoui dans la chair de son cou, les boutons de devant tiraient sans ménagement sur sa tenue de travail, et son gros derrière dépassait de la balançoire. Cela venait-il de son travail ou de sa chute ? Son visage au teint gris était couvert d'éraflures. Mais contre toute attente, ses yeux avaient un air enfantin qui n'allait pas avec son gros corps.

— Vous pouvez marcher ?

Il secoua la tête sans énergie.

— Depuis tout à l'heure j'ai essayé plusieurs fois, mais mon pied me fait tellement mal que je ne peux pas le poser par terre. Ça m'est même difficile de me tenir debout.

— Je vais appeler quelqu'un de l'aciérie.

— Aujourd'hui, c'est le voyage des employés, tout le monde est absent.

— Pourquoi n'y êtes-vous pas allé ?

— Je garde le téléphone. J'ai perdu au jeu des ciseaux, de la pierre et de la feuille.

L'ouvrier poussa un long soupir et baissa les yeux vers sa cheville, encore plus rouge et plus chaude dans la mesure où elle recevait le soleil.

Extrait de la publication